

PUBLICATION MENSUELLE

DÉCEMBRE 1945

Enfantines

La guerre vue et jugée par les enfants

II

L'OCCUPATION



EDITIONS DE L'IMPRIMERIE A L'ECOLE
VENCE (Alpes-Maritimes)
C. C. Marseille 115.03



Le gérant : FREINET

IMPRIMERIE "ECITNA"
COOPÉRATIVE OUVRIÈRE
27, RUE DE CHATEAUDUN
CANNES (ALPES-MARITIM.)

N° 108

PRIX : 5 fr.

EDITIONS DE L'IMPRIMERIE A L'ECOLE

C. FREINET, Vence (Alp.-Mar.)

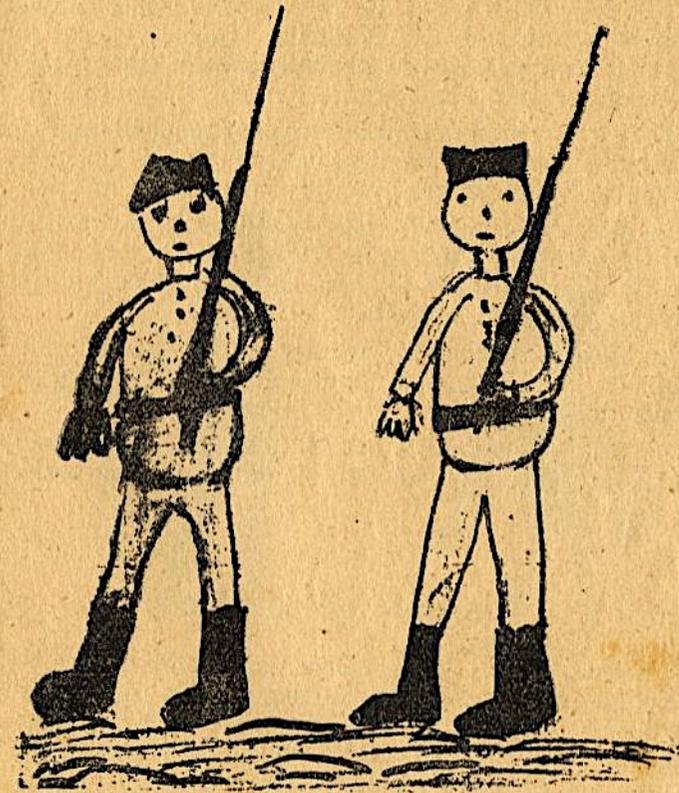
Chèques postaux Marseille : 115-03

COLLECTION DE BROCHURES ENFANTINES

Abonnement d'un an 40 fr.
Le numéro 5 fr.

FASCICULES PARUS ET EN VENTE

- | | |
|---|--|
| 1. Histoire d'un petit garçon dans la montagne. | 32. Que sais-tu ? |
| 2. Les deux petits rétameurs. | 33. En forêt. |
| 3. Récréations. (Poèmes d'enfants). | 34. L'oiseau qui fut trouvé mort. |
| 4. La mine et les mineurs. | 35. Diabes. |
| 5. Il était une fois... | 36. Le Tienne. |
| 6. Histoire de bêtes. | 37. Corbeaux. |
| 7. La si grande fête. | 38. Notre Coopérative. |
| 8. Au pays de la soierie. | 39. Barbe-Rousse. |
| 9. Au coin du feu. | 40. Chômage. |
| 10. François, le petit berger. | 41. Pétoûle. |
| 11. Les charbonniers. | 42. Pierre-la-Chique. |
| 12. Les aventures de quatre gars. | 43. Le mariage de Niko. |
| 13. A travers mon enfance. | 44. Histoire du chanvre. |
| 14. A la pointe de Trévignon. | 45. La farce du paysan. |
| 15. Contes du soir. | 46. La famille Loiseau-Loiseau en 1830. |
| 17. Le journal du malade. | 47. La Misère (contes). |
| 18. La mort de Toby. | 48. Les contrebandiers. |
| 19. Gais compagnons. | 49. Un déménagement compliqué. |
| 20. La peine des enfants. | 50. Arrière, les canons ! |
| 21. Yves, le petit mousse. | 51. La plaine est vaste comme une mer... |
| 22. Emigrants. | 52. Musicien de la Famine (contes). |
| 23. Les petits pêcheurs. | 53. Dans la mare du Beau Rossier. |
| 24. Quenouilles et fuseaux. | 54. La Fleur d'Argent. |
| 25. Le petit chat qui ne veut pas mourir. | 55. Au Pays des Neiges. |
| 26. ... Malin et demi. | 56. Le Pec. |
| 27. Métayers. | 57. L'École d'Autrefois. |
| 28. Bibi, l'oie périgourdine. | 58. Histoire de Blanchet. |
| 29. La bête aux sept têtes. | 59. Bêtes sauvages. |
| 30. Au pays de l'antimoine. | |
| 31. Maria Sabatier. | |



Les Allemands au village

Les Allemands sont arrivés à Chemaudin dans l'hiver 1940, fin décembre, par une journée de neige.

Le soir même, ils ont passé les lits, les buffets de Mme Colin par les fenêtres et ils ont déménagé sa grande armoire.

Ils ont pris, dans le bureau du maître, l'argent destiné au Secours National et à la Mutualité scolaire, ils ont même emporté des chaises et le fil électrique du cinéma parlant. Leur officier leur a fait rendre l'argent le lendemain.

Toutes les chambres inoccupées sont réquisitionnées pour les simples soldats qui montent des lits en bois l'un au-dessus de l'autre, les chambres avec lit sont pour les gradés.

La cuisine est installée sous le hangar de la maison Mairey. Ils scient les poudres du « lamberger » pour faire du feu. Dans le logement, ils cassent les meubles à coups de haches, brisent la vaisselle.

Le bureau est chez M. Cornier (appartement de M. Billaud). Le drapeau à croix gammée est hissé presque sur le fumier de M. Bouton.

Le poste de garde est chez M. Gauthier. Chaque jour, les soldats descendent au pas de l'oie du drapeau au poste.

Ils ont tué le chien

Un jeudi matin, j'étais encore couché. Maman se leva la première avec ma sœur M. Marthe alla à la fontaine, revint bientôt et dit : « Je ne crois pas que ce soit un nuage que l'on voit s'élever du col de Marignac ». Vite, papa regarde et dit : « C'est de la fumée ».

Tout à coup on entendit des rafales de mitrailleuses et retentir « ta-ta-ta-ta-ta ».

— Est-ce les boches qui viennent ?

Vite, papa alla sur le talus, derrière la maison, et vit la colonne qui dévalait par le chemin caillouteux. De plus en plus, on entendait des rafales de mitrailleuses.

Bientôt, ils arrivèrent au pied de la descente, traversant

les betteraves de M. A. Ils arrivèrent dans la cour, entrèrent dans la maison. L'officier en fit le tour, revolver au poing, prêt à tirer tandis qu'un soldat postait une mitrailleuse sous le poirier. Papa leur dit s'ils voulaient de l'eau-de-vie. L'interprète dit :

— Non, nous désirerions du vin ».



Vite, papa alla en chercher. Les boches demandèrent à manger. Maman sortit du pain et de la saucisse. Un soldat rentra et ressortit avec quatre morceaux à la main. Brusquement on entendit tirer dans l'écurie : « ta-ta-ta ». Aussitôt papa alla voir et revint en disant : « Ils ont tué le chien ». L'officier alla voir et parla au soldat qui lui répondit brusquement.

Enfin, ils partirent après nous avoir bien fait peur. Quel bon débarras !

Ils pillent

Les Allemands volaient dans les maisons évacuées à la gare de Connerré.

Papa était garde-voie et avait un revolver. Un jour, en allant à Connerré avec lui, je vis deux boches qui pillaient une maison. L'un se sauva par le toit, je vis l'autre se cacher dans le fossé.

Je dis à papa :

— Le vois-tu dans le fossé ?

Il me dit :

— Tais-toi.

Papa tira son revolver et dit :

— Ne bouge pas.

J'avais grand'peur.

Je vis le boche venir vers nous. Je dis à papa :

— Le voilà, il va me tuer.

— Oh ! s'il nous menace, je tire, dit papa.

Le boche mit le revolver sous le nez de papa. Je criai :

— Ne le tue pas !

Le boche me regarda. Il dit à papa :

— Kapout !

Papa lui répondit :

— Kapout !

Ils occupent l'École

L'été dernier, les Allemands occupaient la première classe. Ils avaient pris une table de cantine pour déposer des armes : fusils de guerre, revolvers, étuis... Il y avait un ser-

gent allemand et deux caporaux polonais. Quand le sergent partait à vélo, il appelait un caporal pour le lui gonfler.

Une fois, le caporal m'avait habillé en soldat allemand. Quelques jours plus tard, j'allai le voir, il me demanda :

— Aimes-tu l'Allemagne ?



J'étais tellement en colère que le caporal me prit sous son bras et me conduisit sous la pompe. Il me pompa sur le dos quatre ou cinq coups. Heureusement, j'étais en caleçon de bain.

Les Miliciens les aident

Quand les Miliciens sont venus ramasser mon papa en 1942, une nuit, ils disaient : « Vite, vite ! » et ils frappaient à la porte avec leurs bottes.

Ma mère se leva, ouvrit les volets et regarda par la fenêtre. Elle ne savait ce qui se passait.

C'était la police.

Ma mère s'habilla et entrebâilla la porte. Les Miliciens entrèrent à la maison. Dans la chambre, ils fouillèrent sous les armoires, dans les armoires, sous les lits pour voir si on avait des armes. Mais nous n'en avons pas.

Quand mon père descendit de la chambre, ils l'emmenèrent en auto. Pendant que mon père se préparait, un Milicien prit un vase sur la table et il dit aux autres en regardant mes parents :

— Ça c'est bon pour leur casser la figure !

Ma mère pleurait.

Les Allemands traversent le village

Un jeudi matin, de bonne heure, je dormais. Tout à coup, on entendit : toc ! toc !

— Entrez, dit papa.

Monsieur S. passe sa tête à l'ouverture de la porte et dit :

— Les Allemands sont là ; ils ont fait brûler la Vilette.

Vite, papa et maman me réveillent et m'annoncent la nouvelle. Immédiatement, je me lève, plein d'angoisse. Les valises étaient prêtes. Nous étions tous prêts à partir.

Bientôt, nous voyons les Allemands chez Madame R., à la cime du village, sur les escaliers. Ils cassent la croûte. D'autres vont dans toutes les maisons, armés de fusils, de mitraillettes. Quelques boches parlent au Maire. On entend dire que si les Allemands trouvaient une arme dans le village, ils incendieraient toutes les maisons.

Justement, il y en avait trois dans la remise de M. Sylvin. Heureusement que les boches n'y sont pas allés. Quelle peur nous avons eue. Un homme avait d'un côté de sa veste un drapeau français et au bras le brassard boche.

— C'est un milicien, dit papa.



Deux soldats viennent chez nous et nous demandent le vélo pour descendre à Sainte-Croix. Nous le leur donnons.

Des coups de mitrailleuses et de fusils-mitrailleurs se font entendre. Nous nous demandons ce qu'ils vont faire. Où vont-ils aller ? Est-ce qu'ils prendront des otages ? Et mon papa instituteur ne disait rien, mais il pensait qu'ils allaient peut-être l'emmener. D'autres Allemands arrivent bien armés, quelques-uns portent sur le dos des instruments bizarres. Ils ont avec eux trois prisonniers. Que vont-ils en faire ? Ils demandent pourquoi les autres Allemands, qui montaient par Saint-Etienne, ne viennent pas. Ils sont inquiets car ils savent que les dissidents sont par là. Ils cherchent avec leurs jumelles. Nous avons eu peur qu'ils voient bouger dans les bois. Mais bientôt tous s'en vont ; nous sommes bien soulagés et bien contents.

Ils vont incendier Esteil

En revenant de faner, j'entendis un bruit sourd comme le grondement de vingt gros camions en marche.

— Ce sont des tanks, dit M. Raffier.

Je posai ma fourche et je courus jusqu'au pont.

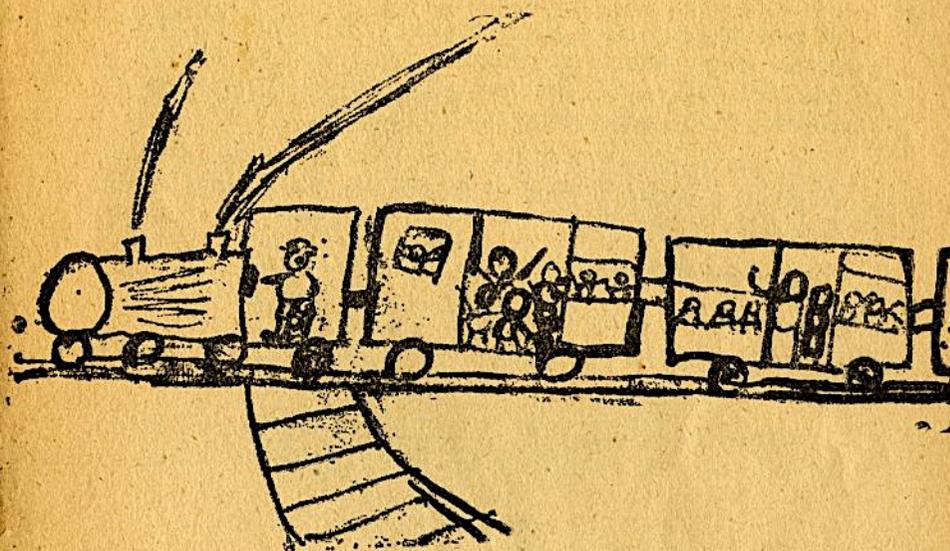
J'aperçus des tanks et des autos. Je me demandais où tout cela allait.

Plus tard, des lueurs d'incendie rougissaient la nuit, dans la montagne : Esteil brûlait, incendié par les Allemands.

Le lendemain, les tanks redescendirent, conduits par des Allemands qui riaient. Certains zigzaguaient, encore ivres. Ils ne songeaient pas à leurs victimes qu'ils avaient complètement pillées et dont ils avaient ensuite fait brûler tout ce qu'ils n'avaient pu emporter.

En revenant de leur sinistre besogne, ils arrêtaient et emmenèrent deux jeunes gens qui fanaient dans un pré.

Après la libération, l'un d'eux fut retrouvé dans une des fosses d'Aulnat, près de Clermont-Ferrand. De l'autre, aucune nouvelle n'est jamais arrivée.



Leur passage à Mourioux

Ils sont arrivés en autos blindées. Immédiatement, ils sont descendus de voiture, ont demandé le maire et ils lui ont dit :

— Il n'y a pas de maquis ici ?

Le maire leur a répondu :

— Non, non, pas de maquis ici.

Au même instant, une voiture arrive à l'entrée du village. Aussitôt, ils se mettent à courir vers la voiture : trois à gauche, trois à droite, deux au milieu, tête baissée, fusil en avant. Ils s'arrêtent juste devant le chai de M. Pradaude,

et font descendre les deux voyageurs. Il y avait M. Margot et un jeune homme de Pontarion. Ils les font aligner au mur. Les Allemands fouillent la voiture et trouvent un revolver et des petits drapeaux tricolores.

Ils ont emmené les deux patriotes dans le bourg en les frappant à coups de pied et de crosses. En passant devant le maire, ils ont dit :

— Les voilà, les maquis.

Le maire a répondu :

— Non, ils ne sont pas de ma commune, je ne les connais pas.

Après, ils voulaient faire sauter la voiture, puis ils ont réfléchi et l'ont emmenée avec leurs deux prisonniers.

Terreur et assassinats

Les Allemands ont passé sur la route de Villebret, à 3 heures du matin, pour aller parmi la campagne.

Ils ont visité les villages. Ils ont jeté la terreur parmi les habitants. Ils ont fouillé les maisons.

De passage dans le bois, ils ont tué une famille de bûcherons : les trois fils et le père. Ils ont emmené des jeunes patriotes.

Un peu plus bas que chez moi, quatre kilomètres avant d'arriver à Montluçon, ils ont tué un jeune homme qu'ils venaient d'arrêter.



La Gestapo au village

2 novembre 1943, deux heures du matin, grand'mère entend taper à la fenêtre. Elle se demande ce que c'est.

— Qui est là ?

— Camarade !... Camarade !...

Je regarde par la fenêtre et je vois quatre hommes tenant chacun un fusil.

— Ils ont des fusils, dis-je à grand'mère qui leur crie :

— Allez à la porte de la cuisine.

Grand'mère se dépêche de s'habiller et court à la cuisine. Elle leur demande à travers la porte :

— Que voulez-vous ?

— Nous voudrions vous demander un renseignement.

Grand'mère ouvre et des soldats boches entrent avec un français : l'interprète.

— Voulez-vous nous mener à la mare ?

— Je ne peux vous conduire, j'ai un enfant tout petit.

Les soldats s'adressant à moi :

— Tu pourrais nous conduire, toi ?

— Oui, répondis-je à contre-cœur.

Nous partons. Arrivés près de chez M. Coulaud, je vois d'autres soldats qui venaient par derrière, ils m'ont emmené à la mare et m'ont demandé comment s'appelaient les habitants de toutes les maisons situées autour de la mare ; enfin ils me montrent chez Maurice Groperrin.

— Qui est-ce qui habite là ?

— M. Groperrin.

— Nous avons trouvé celui que nous cherchions.

Ils sont restés près de chez M. Cornier et moi je partis plus vite que je n'étais venu.

Maurice doit prendre son commerce le 2 novembre. Il a employé toute sa nuit à ranger dans des caisses les produits qu'il doit emporter. Un camion viendra de bonne heure faire le chargement et partir pour Gevrey.

Autour des 5 heures du matin, Maurice achève de clouer la dernière caisse quand la porte s'ouvre brusquement, et des Allemands font irruption dans la pièce, mitraille au poing.



Maurice est saisi et collé au mur ; sous la menace de la mitraille, il décline son identité. Sur la table repose son portefeuille, le chef les prend et sort les papiers, les examine. Maurice ne brille pas... il est dénoncé... il est de la classe 42 et ses papiers sont faux, mais malgré cela, ils ont si bonne mine que l'Allemand les considère comme bons. (Maurice avait, au début de 42, fait des papiers à

un nom d'emprunt, puis, et cela ne datait que de deux ou trois jours, avait refait sa carte à son nom : il avait seulement modifié sa date de naissance).

Mme Gersperrin veut intervenir, elle est bousculée ; la Gestapo envahit la maison, fouillant partout dans les moindres recoins, éventrant les caisses, réveillant les enfants, épouvantés de voir briller des armes menaçantes.

Un peu plus tard, des jeunes gens allant à la messe du matin et passant sur la route en face de la ferme, sont arrêtés, fouillés et questionnés.

La première stupeur passée, Maurice se reprend et interroge. Une gifle formidable le fait taire ; plusieurs fois d'ailleurs il essaiera de s'expliquer, sans résultat.

Enfin, le chef de l'expédition ne trouvant rien de compromettant, demande ce que signifient toutes ces caisses ! Maurice explique qu'il déménage pour Gevrey où il va tenir un hôtel.

Le chef donne alors le pourquoi de cette perquisition : la veille au soir, un coup de téléphone anonyme a averti la Gestapo qu'une expédition de vivres pour le maquis devait partir le 2 au petit jour de chez Gersperrin.

Ces messieurs sont déçus, ils parlent familièrement avec Maurice et demandent s'ils ne pourraient pas trouver au pays un litre de « Schnaps ». Puis ils partent.

Le village entier respire. On frémit à la pensée de ce qui aurait pu arriver à Maurice si la Gestapo avait découvert sa véritable identité.



La chasse à l'homme

L'an dernier, il y avait beaucoup de gens qui se cachaient dans les bois pour ne pas partir en Allemagne. Et après, les Allemands les cherchaient et ils les attrapaient au lever du jour ou le soir à la tombée de la nuit. Ils les faisaient monter dans des camions et les emmenaient à Limoges.

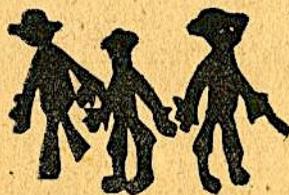
Ils les meurtrissaient, ils leur arrachaient les ongles des pieds et leur savonnaient les yeux avec du savon noir.

Après leur avoir fait tant de misères, ils les tuaient et les enterraient dans une fosse et les couvraient de terre.

Partout où ils passaient, ils faisaient du mal aux gens et ils emmenaient des gens qui n'avaient pas fait de mal ; ils les mettaient dans des camps de concentration. On ne savait pas pour quel motif, ils les emmenaient.

TABLE DES MATIÈRES

Les Allemands au village.....	CHEMAUDIN (Doubs).
Ils ont tué le chien.....	Paul BLACHE, 10 ans, St-Julien-en-Quint (Drôme).
Ils pillent.....	Roger GERBAUD, St-Rémy-de-Chagnat (Puy-de-Dôme).
Ils occupent l'école.....	Claude CHARTIER, St-Rémy-de-Chagnat (Puy-de-Dôme).
Les Miliciens les aident.....	Janine MAZAU, 7 ans.
Les Allemands traversent le village.	Yves JEAN, 8 ans, St-Julien en Quint (Drôme).
Ils vont incendier Esteil.....	André PRIOLET, St-Rémy-de-Chagnat (Puy-de-Dôme).
Leur passage à Mourioux.....	Jean MAVIGNER, Bénévent-l'Abbaye (Creuse).
Terreur et assassinats.....	M.-T. MICHELON, 10 ans, Villebret (Allier).
La Gestapo au village.....	CHEMAUDIN (Doubs).
La chasse à l'homme.....	Ginette PÉROT, 9 a., Bénévent-l'Abbaye (Creuse).



Suite des fascicules parus
et en vente au prix uniforme de 5 fr.

- | | |
|---|---|
| 60. Les Louées. | 88. Vacher du Lozère. |
| 61. Firmin. | 89. Les Enfants de Coco. |
| 62. La Naissance des Jours
(contes). | 90. Ils jouaient... |
| 63. Anes et Mulets. | 91. Fatma raconte. |
| 64. Sans Asiles... | 92. Les Montagnettes. |
| 65. Ecoute, Pépée... | 93. Joie du monde. |
| 66. Grand'mère m'a dit... | 94. Crimes. |
| 67. Halte à la douane l... | 95. Diouf Sambou, enfant du
Sénégal. |
| 68. Histoires de Marins. | 96. La Mer. |
| 69. Longue queue, plume d'or, | 97. Houillos ou la découverte de
la houille. |
| 70. Grèves. | 98. Le Ramadan. |
| 71. Au bord de l'eau. | 99. Biquette. |
| 72. Les Deux Perdreaux. | 100. Tim et Grain d'Orge. |
| 73. La petite fille perdue dans
la montagne. | 101. Ame d'enfant. |
| 74. Conte d'une petite fille qui
s'était cassé la jambe. | 102. Les aventures de cinq Mar-
cassins. |
| 75. Sur le Rhône. | 103. Lettres du Sénégal. |
| 76. Christophe. | 104. Merlin-Merlot. |
| 77. Pâtre en Auvergne. | 105. Les têtards des Bérudières. |
| 78. Les Hurdes. | |
| 79. Nouvelles aventures de Coco. | Collection complète des |
| 80. Au bord du lac. | 105 numéros 400. » |
| 81. Histoire de Porsogne. | |
| 82. Six petits enfants allaient
chercher des figues... | ACHETEZ |
| 83. En gardant. | |
| 84. Barbichon, le lièvre malin. | Gris, Grignon, Grignette. 20. » |
| 85. Saute-Rocher, le petit cha-
mois de la montagne. | La revanche de Cornanca 20. » |
| 86. Petit réfugié d'Espagne. | Petit Paysan (linos d'en-
fant) 15. » |
| 87. Nomades. | |



L'IMPRIMERIE À L'ÉCOLE